

G. DEHERME

LA COOPÉRATION
DES IDÉES

UNE TENTATIVE D'ÉDUCATION
ET D'ORGANISATION POPULAIRES

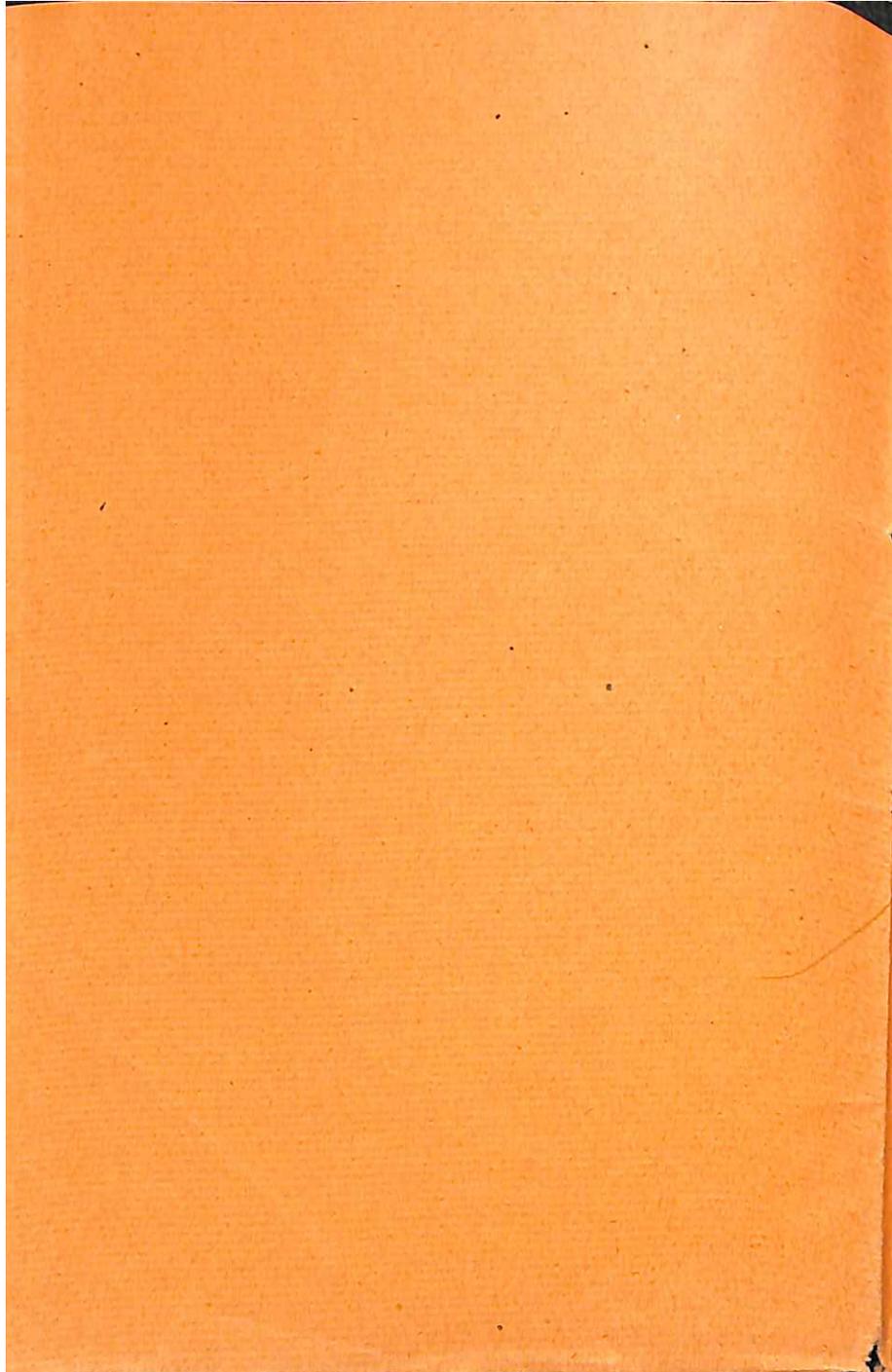


PARIS

UNION POUR L'ACTION MORALE

6, impasse Ronsin (152, rue de Vaugirard)

Prix : 50 centimes.



LA COOPÉRATION DES IDÉES

UNE TENTATIVE D'ÉDUCATION ET D'ORGANISATION
POPULAIRES.

En trois ans, les Universités populaires se sont multipliées en France. Il y en a vingt à Paris, dix dans la banlieue, et plus de cent par toute la France. Malheureusement, on y a mis, parfois, plus de zèle que d'intelligence. On n'a pas toujours compris. Sous un mot, non pas nouveau (1), mais mis

(1) Il était courant déjà en Amérique et en Angleterre. Il y désigne d'ailleurs des institutions bien différentes. En France, sous l'Empire, des catholiques, paraît-il, l'avaient obscurément employé. Mais il était tombé dans l'oubli, c'est-à-dire dans le domaine public, lorsque la *Coopération des Idées*, en 1898, l'a repris — et mis à la mode.

brusquement à la mode, on a trop souvent ranimé de vieilles petites choses de guerres mesquines, alors que c'était le contraire qui importait : l'idée d'émancipation humaine, dans la fraternité, la lumière, la liberté.

Ainsi, la *Coopération des Idées*, qui a déterminé ce grand mouvement, qui a donné un type exemplaire et un programme à ces institutions nécessaires d'une démocratie, semble s'isoler, s'opposer aux autres U. P., parce qu'elle se tient énergiquement à ce qu'elle a voulu, réalisé en partie, à ce qu'elle croit utile à l'organisation de la démocratie. On a même parlé d'une crise des Universités populaires. Crise de croissance? Sans doute. Mais grave.

C'est le moment, semble-t-il, de dire l'histoire de la *Coopération des Idées*, sa philosophie, son action de chaque jour et ses résultats. Nous venons, il est vrai, après beaucoup d'autres. Mais tout ce qu'on a écrit jusqu'ici, sur ce sujet, surtout en ces derniers temps, est rempli d'erreurs, et manifeste toujours une tendance, volontaire ou non, à obscurcir, réduire, dénaturer. C'est le contraire que nous nous proposons. Il s'agit, pour nous, de remonter aux sources vives, de rappeler l'idée directrice de l'Université populaire, pour comparer, comprendre, juger, — et agir.

On donnerait une idée incomplète de la première Université populaire en France, si l'on ne disait pas l'esprit qui l'anime après l'avoir créée, si l'on n'indiquait point, si brièvement que ce soit, les circonstances qui ont favorisé son développement et celui de toutes les autres Universités populaires.

Cet esprit, il est celui même de la démocratie, qui veut être vécue, après avoir été formulée et proclamée.

Quant aux circonstances, elles sont multiples, elles sont complexes.

Les dénominations de partis politiques sont innombrables, mais il n'y a, en réalité, que deux régimes. L'un est mécanique : c'est le plus simple et, selon la loi de toute évolution, le premier, celui qui fonctionne à l'origine de toute société. L'autre est organique : c'est le plus complexe.

Le premier ne demande, pour être, qu'un bon mécanicien, du prestige, de la force brute, et une soumission des parties, une adaptation suffisante des rouages aux fins du mécanisme.

L'autre exige plus. Il y faut la collaboration consciente de tous les éléments.

Les difficultés dans lesquelles nous nous débat-

tons, le chaos et les heurts dont nous souffrons sont les signes douloureux de la transition de l'ancien régime au nouveau. Les tentatives individuelles ou collectives pour échapper aux troubles de cette transition nécessaire, qui sont toute la lutte politique, conservatrice ou révolutionnaire, sont vaines. Elles ne dépassent point un empirisme puéril.

Il n'y a qu'une action qui vaille, dont le champ paraît immense, c'est celle de précipiter la transition en formant les parties conscientes du grand tout social. C'est celle de l'éducation sociale du peuple.

La démocratie, la société de conscience, est seule possible dorénavant. La contrainte extérieure ne peut plus être de l'ordre. Si dur que cela puisse être, il faut se résigner à la liberté, qui est l'effort constant, la volonté toujours en éveil et la responsabilité toujours acceptée.

La démocratie ne se peut constituer que d'individualités fortes.

Notre régime de transition est une démocratie sans citoyens, c'est dire qu'elle reste à organiser. Ne nous arrêtons pas; toutefois, à l'amulette stérile et bien française de critiquer nos institutions; elles demanderaient encore, pour donner tout le bien qu'elles peuvent, un peuple au niveau

intellectuel et moral bien supérieur à celui de la moyenne de nos électeurs. Nous sommes loin d'avoir tiré de notre organisation sociale toute la liberté et toute la justice qu'elle permet. Avec l'association, qui pourrait être le mouvement vers la justice économique, nous faisons de l'inertie et de la corruption; avec le parlementarisme, qui pourrait être le mouvement vers la liberté, nous faisons de l'irresponsabilité, du désordre et de la corruption; avec la libre-pensée, qui pourrait être l'effort vers la vérité, nous faisons du sectarisme et de la corruption; avec la liberté de la presse et de réunion, qui pourrait former une conscience collective, nous faisons de la guerre civile, de la diffamation et de la corruption; avec le patriotisme, qui pourrait être le mouvement vers la fraternité universelle, nous faisons de la haine, du chauvinisme et de la corruption; avec la liberté économique et la concurrence, qui pourraient être le progrès industriel et le pain pour tous, nous faisons de l'exploitation, de l'agiotage, de la falsification et de la corruption; avec l'instruction pour tous, qui pourrait être l'affranchissement graduel de tous, nous faisons de la prétention pédante, de l'envie, du dégoût pour l'humble et sain labeur des champs et de la corruption...

Les principes étayant nos sophismes. Nous invoquons l'égalité pour garantir nos lâchetés, la

solidarité pour les excuser, et la liberté pour les déchaîner.

Cependant, chaque fois qu'il s'est agi d'instruction publique, on a dépensé sans compter. Sous l'impulsion d'un *homme*, Ferdinand Buisson, dont on ne se rappelle pas assez l'action, l'élan fut superbe. On a édifié de vastes palais scolaires. Le personnel de l'enseignement primaire, que la République a formé dans ses Écoles normales, est admirable d'entrain et de dévouement. C'est l'élite morale de la nation. N'en citons que cette preuve : alors que les professions libérales donnent six criminels pour mille, sur le même nombre les instituteurs n'en fournissent qu'un seulement. Les instituteurs de France savent — et ils le montrent — qu'ils remplissent une mission.

Ils donnent ce qu'ils peuvent, ils apprennent ce qu'ils savent, ils font ce qu'ils doivent.

C'est bien. Le mal vient d'une confusion, qui était inévitable.

On avait pu croire que l'instruction, c'est aussi l'éducation et qu'on s'y peut arrêter.

Les faits ont répondu.

La criminalité n'augmente pas, quoiqu'on prétende, mais elle ne diminue point. Les hôpitaux, les asiles d'aliénés, par l'alcoolisme croissant redoutablement, regorgent, ne peuvent plus recevoir tous les malades. Les suicides se multiplient.

La prostitution se propage, avec les maladies vénériennes et la débauche sous toutes ses formes. Les champs sont désertés pour la liberté de la paresse, du vice, du crime qu'on espère trouver dans les villes.

Il semblerait que les pupilles de la République n'aient appris à lire que pour les annonces alléchantes de « l'absinthe bienfaisante », des « liqueurs hygiéniques », etc., et pour assurer une clientèle à la littérature nauséuse des romans-feuilletons, des journaux pornographiques et de chantage.

Faut-il conclure à la faillite de l'instruction, comme on nous y invite avec trop d'empressement ? Non pas. Mais il faut prolonger l'instruction primaire et la compléter par l'éducation.

Cette éducation doit être éthique-sociale, et naturellement elle ne se peut faire à l'école, où l'enfant du peuple ne reste que jusqu'à l'âge de douze ans.

L'enfant est un être d'instincts, sur lequel on n'agit qu'en déterminant par des procédés mécaniques des impulsions et des inhibitions. Lui parler des grands principes, des droits de l'homme ; de l'impératif catégorique, c'est l'accoutumer à mettre au service de son égoïsme tous les mots sacrés, sans les sentir ni les vivre. Ainsi on prépare un peuple de rhéteurs, dont l'ouvrier phraseur

qui, au cabaret, se grise autant de ses paroles que d'absinthe, est le type pitoyable. On n'a à parler de justice et de liberté qu'à des hommes capables de justice et de liberté.

L'éducation éthique-sociale ne se fera qu'après l'école. Elle doit être très nettement distincte de l'instruction primaire, qui, d'ailleurs, la prépare et la facilite.

Dès qu'il quitte l'école, l'enfant du peuple est jeté dans la vie. Son certificat d'études lui donne des prétentions dangereuses, mais point de direction. Certes, alors, il vaudrait mieux pour lui qu'il ne sût rien de la règle de trois et qu'il eût des craintes.

Jusqu'à quinze ou seize ans, — dans les bonnes familles, de plus en plus rares, que ne dissolvent pas encore le cabaret et le travail monstrueux de la femme, qui multiplie l'ivrognerie du père par celui de la mère, — il reste au foyer ou il va aux cours du soir, le plus souvent de dessin. Mais c'est après l'apprentissage, au moment où sa vie se décide, qu'il conviendrait d'essayer d'en faire un citoyen conscient et libre. C'est là que commencerait efficacement l'éducation civique, et c'est là, malheureusement, que l'État et la famille abandonnent ce devoir. C'est donc là, à ce point précis, que l'initiative privée avait à intervenir.

Elle fut bien timide tout d'abord.

La formidable tourmente morale que nous venons de traverser lui donna quelque énergie. Les vieux fanatismes que l'affaire Dreyfus avait exaspérés, la misère intellectuelle qu'on découvrit firent sentir fortement, à quelques-uns, quelle œuvre urgente d'éducation, de discipline mentale, il y avait à entreprendre. C'est une calomnie de dire que les Universités populaires ont été créées par la « passion dreyfusarde ». *La Coopération des Idées* est antérieure à l'Affaire, et ce n'est pas une œuvre de circonstances. Seulement, les circonstances ont paru la servir. L'avenir dira peut-être que les apparences furent trompeuses. Il est un désintéressement, un calme, une impartialité qu'il serait naïf d'exiger du soldat en bataille. Or l'Université populaire est une action pacifique, profonde, de tous et de toujours.

II

C'est du peuple qu'est sortie cette œuvre populaire, et cela suffirait à la caractériser. A l'étranger, l'extension universitaire est une charité intellectuelle. Il y a élèves et maîtres. L'intéressé reste passif.

Il en fut de même de toutes les tentatives qui précédèrent, en France, depuis les *Lectures au peuple* de Souvestre et de Carnot, en 1848.

Ce sont des œuvres d'instruction pour adultes, de distractions spirituelles ou artistiques, d'ailleurs fort utiles.

La Société populaire d'économie sociale de Nîmes, fondée par M. de Boyve en 1885, transformée depuis 1900 en Université populaire; *l'École de sociologie* (enseignement populaire supérieur) — de 1889 à 1893 — fondée par Gustave Francolin, mort récemment; et les cercles ouvriers fondés par MM. les pasteurs R. Allier et C. Wagner, en 1889, sont les institutions qui se rapprochaient le plus de la *Coopération des Idées*. Les petites A., dont le développement, grâce à l'énergique activité d'Edouard Petit, prend des proportions considérables, ont aussi un caractère particulier. Elles sont comme des préparations à l'Université populaire.

Ce n'était pas encore les Universités populaires.

Il y a une dizaine d'années, quelques ouvriers, la plupart désabusés des rêvasseries communistes et révolutionnaires, se réunissaient, un jour par semaine, dans l'arrière-boutique d'un marchand de vins, rue des Boulets, en 1886; rue Aumaire, en 1890-1893; rue Vieille-du-Temple, en 1893-1894. Ils causent philosophie, sociologie, art. Ils

mettent en commun leur maigre savoir et leurs pauvres bibliothèques. Ils sont isolés, ils sont suspects, — et surveillés, tracassés par la police républicaine. Ce n'est pas dans les *meetings* qu'ils ont pu apprendre la ténacité et se former une volonté ferme. Ils se découragent et se dispersent.

L'effort, néanmoins, persiste sur un point. Le foyer n'est pas éteint. C'est alors, en 1894, une petite feuille volante qui porte ce titre heureux : *La Coopération des Idées*. La formule est trouvée qui va rallier les bonnes volontés. En 1896, c'est une petite revue mensuelle. Elle éveille l'attention sympathique de quelques artistes, philosophes et savants. M. Henri Mazel fut celui dont les conseils et les encouragements emportèrent les dernières hésitations. On était bien sûr de l'élément ouvrier : M. Henri Mazel assura le concours dévoué de quelques lettrés. C'est lui qui jeta le pont, par où on devait se joindre pour l'action. En novembre 1897, on se concerta. On décida de créer, dans le faubourg Saint-Antoine, un centre d'éducation éthique-sociale qui, plus tard, essaierait par toute la France. On résolut d'utiliser les divers groupements ouvriers. Avec MM. Mazel, L. Marin, le docteur Créé, on fit donc des causeries, en février 1898, à un petit groupe d'une douzaine de travailleurs qui se

réunissaient chez un marchand de vins de Montreuil. Grâce à cette impulsion, ce groupe intéressant devint, quelques mois plus tard, les *Soirées ouvrières de Montreuil*, la troisième et l'une des plus originales Universités populaires. Mais le point sur lequel portait principalement les efforts était la *Coopération des Idées*. L'argent manquait. M. Maurice Barrès, bien inspiré ce jour-là, envoya 100 francs. Il n'en fallait pas plus.

Le numéro du 1^{er} janvier 1898 contient le premier appel-programme. Le voici :

LA COOPÉRATION DES IDÉES POUR L'INSTRUCTION SUPÉRIEURE ET L'ÉDUCATION ÉTHIQUE-SOCIALE DU PEUPLE.

La Coopération des Idées pour l'instruction supérieure et l'éducation éthique-sociale du peuple, dont nous prenons dès aujourd'hui l'initiative, travaillera, comme son titre l'indique, à organiser méthodiquement l'éducation syndicale, coopérative, politique, sociale en un mot, du peuple.

La troisième République a prodigué l'instruction. Chaque école construite, disait-on naïvement avec le poète, devait vider une prison. Le nombre des délinquants analphabets a diminué, il est vrai; mais celui des délinquants lettrés a augmenté dans les mêmes proportions : le total n'a pas changé. Et l'on a dû encore construire de nouvelles prisons.

On avait considéré l'instruction comme une fin au lieu de l'employer habilement comme un moyen.

Nous nous proposons d'instruire aussi, mais pour éduquer, c'est-à-dire élever. Et c'est l'instruction supérieure qui nous paraît le mieux favoriser cette éducation. Nous n'entendons pas l'instruction supérieure qui est distribuée, dans nos facultés et nos écoles supérieures, trop généreusement peut-être, à une multitude de jeunes gens, dont beaucoup seront, hélas ! des « déracinés » du sol natal et du sol moral ; mais une instruction supérieure moins pédante, moins sèche, plus large, plus vivante, qui agira plus sur l'âme que sur la mémoire... Nous ne ferons pas des érudits ; mais des hommes. Faire des hommes, des volontés énergiques, des consciences hautes et claires, des cœurs ardents, des intelligences saines : tel est le but.

Nous ne croyons pas, quelque pessimisme puisse autoriser le présent désarroi, qu'il faille justifier une œuvre semblable. Nous dirons donc seulement, en quelques lignes, comment elle va s'accomplir et de quelle façon on y peut contribuer.

Tout d'abord nous ne constituerons qu'un groupe d'études, car nous ne pouvons disperser nos efforts. Ce groupe restera le type de ceux que nous fonderons ensuite dans d'autres quartiers.

Nous louerons une salle. Il faut être chez soi. Des bancs, une grande table, autour de laquelle s'assièront fraternellement professeurs bourgeois et élèves prolétaires, quelques planches pour les livres, aux murs des maximes : voilà pour l'installation. Plus tard, avec des ressources plus grandes, on fera mieux. Il faudrait

pouvoir lutter victorieusement contre les cafés, les marchands de vins, avoir de vrais cercles tempérants où les ouvriers seraient toujours certains de rencontrer des amis sincères; on organiserait des soirées artistiques, des lectures poétiques ennoblissantes, des excursions instructives, etc. L'alcoolisme, cette lèpre mortelle, serait vaincu!

Les élèves seront des ouvriers du quartier. Ils payeront une cotisation mensuelle de 50 centimes. Les professeurs, nous désirerions qu'ils payassent la même cotisation, ce seront tous ceux, aptes à cette fonction, qui voudront bien s'offrir. On nous a assurés que nous n'en manquerions pas. Nous sommes convaincus que, parmi les travailleurs, il en est qui, âprement, cherchent la vérité. Ceux-là viendront à nous. On les arrachera aux tentations mauvaises de l'alcool et des dissolvantes chimères. Nous en ferons des administrateurs intègres et éclairés de coopératives et de syndicats. Nous formerons ainsi une puissante élite prolétarienne, « noyau vivant de la future société. »

Nous faisons appel à toutes les idées, à toutes les opinions, à toutes les croyances. Toutes, elles seront respectées. Cependant nous recommanderons surtout aux professeurs d'en dégager le fonds social.

Notre enseignement comportera toutes les branches générales du savoir physique, biologique et sociologique : astronomie, cosmologie, géographie, anthropologie, ethnologie, physiologie, hygiène, psychiatrie, psychologie; linguistique, logique, esthétique, démographie, droit, économie politique, pédagogie, philo-

sophie de l'histoire, criminologie, philosophie, éthique, etc.

Chaque professeur choisira son sujet et le développera comme il l'entendra. On nous a conseillé le procédé suivant qui nous a paru excellent : chaque séance comprendrait trois parties de 20 minutes chacune ; la première serait consacrée à l'examen des devoirs écrits par les élèves sur la leçon précédente ; la seconde, à la causerie sur le sujet à l'ordre du jour ; la troisième, enfin, à répondre aux questions posées par les auditeurs et à la discussion. Mais ce procédé, nous ne l'imposons pas, chacun emploiera celui qu'il croira le plus propre à éveiller la sympathie. C'est là l'essentiel. Il est nécessaire que des liens d'amitié s'établissent entre les savants et les ignorants, les riches et les pauvres. Le cerveau des uns, le cœur des autres, l'âme de tous y gagneront. C'est de cette union sincère que nous attendons les bienfaisants résultats de notre tentative.

Nos cours commenceront le 1^{er} avril prochain. Ils se continueront tous les soirs de la semaine de huit à dix heures.

Des concours précieux s'offraient. On disposait d'une centaine de francs. On pouvait commencer. Une petite salle fut louée rue Paul Bert.

Mais quelques avertissements s'indiquaient, pour contenir les tempéraments :

« Il ne faut pas se méprendre, disait-on. Ce ne sont pas nos systèmes que nous voulons prêcher, ni nos

formules que nous allons imposer. Mais, en camarades, fraternellement, nous dirons en toute sincérité ce que nous croyons vrai, ce que nous pensons être juste. Nous atteindrons ainsi le cerveau par la route du cœur » (1).

Ces précautions ne sont pas superflues.

Déjà il faut se défendre contre les interprétations fantaisistes de la presse, qui ne comprend pas, qui attaque ce qui n'est pas encore né :

« Pour nous, l'essentiel est de réunir des ouvriers, les plus intelligents, les plus dévoués, les plus actifs, le plus fréquemment possible, dans un local à eux. Et chez eux viendront des penseurs, des écrivains, des professeurs, des artistes qui leur parleront, en camarades, de ce qu'ils savent, de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils veulent.

« Sans doute des idées se heurteront. Moins peut-être qu'on ne le craint. Ce sont les mots, les formules vagues, la terminologie des sectes et des écoles qui, le plus souvent, sont en conflit. Ici, comme il faudra parler clairement, on s'entendra mieux.

« Il y aura des contradictions, cependant. Et puis ? Est-ce qu'on doit refuser au peuple, surtout à cette petite partie très intelligente et beaucoup mieux informée qu'on ne le pense à laquelle nous nous adresserons, la faculté du jugement ? Nous croyons au contraire qu'il

(1) *La Coopération des Idées*, numéro de février 1898.

faut lui découvrir tout l'horizon intellectuel. Pour cela nous conduirons nos amis — car ils seront nos amis — sur les sommets d'où l'on voit loin et large, où l'on respire à pleins poumons, — et toujours plus haut! Nous aurons parmi nous des hommes, et les œillères ne valent que pour les brutes et les esclaves.

« Ceux qui viendront dans nos chambrées ont déjà des convictions. Nous ne nous proposons pas de changer ces convictions; mais au contraire, quelles qu'elles soient, de les fortifier, en les rendant plus sociales, plus conscientes, en leur donnant un fonds moral dans lequel elles puissent plonger leurs racines, et devenir ainsi des disciplines fécondes. Il faut passionner le peuple. A la longue, quelques-unes de ces convictions se modifieront peut-être; non par des prédications, mais sous l'action d'un travail intérieur.

« Nous voulons éveiller les volontés, les diriger vers l'action sociale. C'est le peuple qui sauvera le peuple. Il faut lui donner des meneurs intelligents. Un ouvrier sobre dans chaque atelier ferait plus pour combattre l'alcoolisme que toutes les lois prohibitives et répressives. Dix travailleurs intelligents et droits, connaissant les vrais principes de la coopération, les grandes lois de la solidarité humaine, feraient plus pour l'amélioration sociale que toutes les charités privées ou officielles et toutes les législations du travail. La justice, la liberté, la solidarité ne sont pas en dehors de l'homme. Elles ne sont rien, elles sont des mots vides sans l'homme juste, l'homme libre et l'homme solidaire. Ce sont ces hommes que nous voulons faire. Le peuple

ne sera cela que s'il trouve d'abord, dans son sein, des exemples vivants » (1).

III

La conférence d'ouverture fut faite, non comme il avait été annoncé, par M. G. Séailles, gravement malade, mais par M. le pasteur Ch. Wagner, le 23 avril 1898. La salle était bondée, — avec 50 auditeurs.

Le programme de la première semaine doit être reproduit ici. Il n'est ni plus élevé, ni plus libéral, ni plus intéressant, ni moins tendancieux que tous ceux qui ont suivi depuis. Qu'on prenne le programme actuel de la *Coopération des Idées*, du faubourg St-Antoine, et l'on trouvera le même souci de liberté, de large tolérance humaine. L'idée s'est maintenue, parce qu'elle était haute. Voici le texte intégral de la première affiche, annonçant l'ouverture, avec l'appel aux travailleurs qui précède :

LA COOPÉRATION DES IDÉES POUR L'ENSEIGNEMENT
SUPÉRIEUR ET L'ÉDUCATION ÉTHIQUE-SOCIALE DU
PEUPLE.

Aux travailleurs,

Comme vous, nous sommes des travailleurs. Mais nous croyons que la vie humaine a des joies plus

(1) La *Coopération des Idées*, numéro de mars 1898.

intenses, plus durables, plus hautes et moins onéreuses que celles des cabarets. De toutes nos forces, malgré notre ignorance et notre pauvreté, nous aspirons à la vie intellectuelle et morale.

Voulez-vous être des nôtres ?

Parmi nous, vous ne trouverez ni des pédants, ni des sectaires, ni des ambitieux ; mais, quelles que soient vos croyances, des amis sincères.

Simplement, nous voulons être des *hommes*, c'est-à-dire plus que des instincts : des consciences, des intelligences et des volontés.

Et cela, camarades, vous le voudrez avec nous.

Groupe A. — 19, rue Paul-Bert. — (*Tous les soirs, à partir du 23 avril, de 8 heures très précises à 10 heures.*)

Samedi 23 avril. — M. Gabriel Séailles, directeur des conférences de philosophie à la Sorbonne : L'instruction supérieure du peuple.

Lundi 25 avril. — M. Henry Bérenger, homme de lettres : La littérature et la politique en France depuis 1789.

Mardi 26 avril. — M. le Dr Boissier, ancien interne des asiles d'aliénés : La folie, sa fréquence, ses formes et ses causes.

Mercredi 27 avril. — M. Germain Martin, archiviste paléographe, secrétaire du « Musée Social » : Le mouvement syndical en France.

Jeudi 28 avril. — M. Léon Letellier, professeur de philosophie : Pêcheurs de Terre-Neuve.

Vendredi 29 avril. — M. Henri Mazel, docteur en droit : Histoire de la civilisation.

Samedi 30 avril. — M. Emile de Saint-Auban, avocat à la Cour : L'idée du droit.

Ainsi, pendant deux années, *chaque soir*, des travailleurs et des intellectuels ont communié, autour de la longue table couverte de revues, sous la lueur blafarde des pauvres lampes à pétrole. On ne catéchisait pour aucune église, on ne faisait l'article pour aucun parti. On ne visait ni diplôme, ni décoration. On se réunissait seulement parce qu'on était des hommes, et on étudiait pour la joie de vérité. Et cela, *tous les soirs*; dans un local misérable, mais *chez soi*. Ces devises qui étaient aux murs n'étaient pas de vaines phrases. Rappelons-les : « Vivre pour autrui », — « Vivre au grand jour », — « Dans la société il n'y a qu'une force vive : l'homme », — « Nous acceptons les utopies les plus audacieuses, en nous préparant à les vivre ».

Nous ne connaissons pas d'exemple semblable, ni en France ni à l'étranger. Cela est difficile à comprendre pour ceux qui ont l'esprit de parti ; mais c'est ce qui caractérise l'Université populaire.

Aussi, de toutes parts, les sympathies se manifestèrent. Le local devint trop petit, les ressources

insuffisantes. La *Coopération des Idées* avait, pour la première fois (septembre 1898), parlé d'université populaire.

Mais la réunion préparatoire qu'elle convoqua n'eut lieu que le 12 mars 1899, au petit local de la rue Paul-Bert. On y décida de constituer une Société des Universités populaires.

En quelques jours, les statuts sont élaborés, un Comité est formé, et la *Coopération des Idées*, Société des Universités populaires, va agir.

Elle déclare, dans le préambule de ses statuts :

Notre Association ne propage aucune doctrine politique, religieuse ou philosophique particulière. Elle est une œuvre d'enseignement supérieur populaire et d'éducation éthique-sociale. Elle s'interdit donc tout prosélytisme, et n'exclut que l'exclusion. Elle ne veut pas, en divisant et aigrissant les esprits, faire des partisans ; mais, en les unissant dans la recherche sincère du vrai et du bien, dans la joie du beau, faire des hommes. L'esprit qui nous anime est un esprit libre.

Ce qu'elle se propose d'abord, les trois premiers articles de ses statuts l'indiquent :

Article premier. — *La Coopération des Idées*, Société des Universités populaires, est fondée pour organiser et développer l'enseignement supérieur du peuple et l'éducation éthique-sociale mutuelle en France.

Art. 2. — Elle se propose de créer une Université

populaire dans chacune des grandes villes de France, et d'abord à Paris ; de former des groupes d'enseignement supérieur populaire un peu partout ; de publier les meilleures conférences et de les répandre ; d'organiser des conférences, des bibliothèques et des musées circulants pour tous les groupes adhérents.

Art. 3. — L'association n'a aucun caractère politique ou religieux.

Et voici ce que devra comprendre une Université populaire :

- 1^o Une salle de Cours et Conférences pour l'enseignement supérieur ;
- 2^o Une salle de Cours pour les différentes sociétés d'enseignement secondaire ;
- 3^o Un musée du soir avec Cours professionnels ;
- 4^o Une salle de spectacle ;
- 5^o Une salle d'escrime et de gymnastique ;
- 6^o Une salle de bains-douches ;
- 7^o Un salon de conversation ;
- 8^o Une bibliothèque constamment ouverte ;
- 9^o Des laboratoires ;
- 10^o Un cabinet de consultations médicales, juridiques, économiques ;
- 11^o Une pharmacie ;
- 12^o Un restaurant de tempérance ;
- 13^o Quelques chambres meublées à louer aux jeunes gens de toutes conditions ;
- 14^o Une école normale d'éducateurs populaires ;
- 15^o Offices de placement, mutualité, assurances, etc.

La Société se met à l'œuvre aussitôt.

En quelques semaines, plusieurs milliers de francs sont réunis. On a quitté la petite boutique de la rue Paul-Bert. Un vaste local est loué, 157, faubourg Saint-Antoine. C'était, naguère, un de ces ignobles cafés-concerts des faubourgs ouvriers.

Le 9 octobre 1899, l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine ouvre ses portes au public, et M. Gabriel Séailles prononce un discours d'ouverture, sous le titre : « Éducation et Révolution ». C'est le programme philosophique.

On comptait sur 500 adhésions, il y en eut, le premier mois, 2,200. Jusqu'ici, on a fait plus de 12,500 inscriptions, pour la plus grande partie d'ouvriers et d'employés.

Depuis, la vie, l'action, ne s'est pas arrêtée un jour. Même en plein été, il y a, chaque soir, une conférence et plusieurs cours (langues, musique, diction, électricité, sténographie, photographie, etc.), et le dimanche, des soirées artistiques, concert ou théâtre. Des consultations médicales sont données par le docteur Créé. De plus, on fait, l'été, de charmantes et saines promenades aux environs de Paris, avec repas pris en commun et préparés par la coopérative de consommation de l'Université populaire, l'*Action sociale*.

Plusieurs associations se sont formées à l'Université populaire. Citons : un orchestre pour les

fêtes ; une société théâtrale pour les spectacles ; l'œuvre charmante de M^{me} Chalamet : *Les Fenêtres fleuries* ; une coopérative de consommation, l'*Action sociale* (100 adhérents) ; une société de photographie, une société d'aide mutuelle, qui a pris ce beau nom : l'*Amitié* ; la société anonyme à capital variable, le *Palais du Peuple*... D'autres se formeront encore. L'Université populaire est un foyer d'action sociale.

L'administration de cette grande institution est réduite à sa plus simple expression parce que son fonctionnement est libre et varié comme la vie. Il s'adapte aux choses, aux êtres, à l'heure, aux circonstances. C'est là sa force.

Aux débuts, rue Paul-Bert, il n'y avait pas de règlements, pas de statuts. Payait sa cotisation qui voulait. Personne n'était rétribué pour le service. A 7 heures 1/2 du soir on ouvrait. Une, deux, trois personnes entraient. Assises, elles causaient ou lisaient. D'abord ce fut, quelques jours, tout le public. Un soir même il y eut, exactement, deux auditeurs. Le conférencier, venu de loin, ne s'en décourageait point. Brave-ment, il se mettait au bout de la table, et il commençait. On terminait presque toujours par une discussion animée.

Au faubourg Saint-Antoine on fit, brusquement, un grand progrès. L'organisation devait être

quelque peu différente, mais elle n'a rien du mécanisme bureaucratique.

L'installation de l'Université populaire a coûté 15,000 fr. Le local a 500 mètres de superficie.

On a divisé ainsi cette vaste salle :

1° D'abord un large vestibule, qui sert de bureau d'inscription et de vestiaire, avec quelques moulages du Louvre : le *Discobole*, la *Victoire de Samothrace*, la *Femme inconnue* ;

2° A gauche, le bureau du secrétaire, puis le laboratoire de photographie, le petit magasin de la coopérative ;

3° Une salle carrée, pouvant contenir cinquante personnes, affectée aux cours, aux réunions de sociétés, le dimanche à la buvette coopérative de tempérance ;

4° A droite, un long couloir, qui mène à la bibliothèque, au musée et à la grande salle, avec, contre le mur, les moulages des métopes du Parthénon :

5° La bibliothèque, pour s'agrandir, a supprimé la salle de jeux ; elle est spacieuse et bien éclairée, mais insuffisante encore. Elle est riche en ouvrages d'art. On reçoit les principales revues. Elle possède 3,000 volumes. Il y a peu de romans. On lit surtout les œuvres d'économie sociale et de

philosophie. 1,000 volumes sont constamment dehors, en lecture ;

6° Le petit Musée, où se font aussi des cours. Il est insuffisant. On y fait des expositions. On voudrait réaliser ces trois projets : *a)* celui du *Musée du Soir*, de Gustave Geffroy ; *b)* celui de M. Paul Desjardins qui proposait qu'on réunît, en changeant chaque mois, les reproductions photographiques des œuvres éternelles par lesquelles les maîtres de tous les temps ont fixé les gestes essentiels (le travail manuel par exemple), les sentiments de toujours (la maternité par exemple) ; *c)* celui de l'excellent peintre Alexandre Séon qui conseillait d'exposer la reproduction d'une œuvre principale d'un maître, entourée de reproductions de ses dessins et croquis ;

7° Enfin, la grande salle, où se donnent, tous les soirs, des conférences, et le dimanche, les spectacles. 400 personnes peuvent s'y tenir à l'aise. De nombreuses œuvres d'art la décorent : les bas-reliefs de Belloc, des peintures de Boudin, l'imagerie populaire de Séon et de Rivière, etc. Le dimanche, cette salle est comble. Souvent, plus de 500 personnes s'y pressent. On a joué, et très bien parfois, *le Malade imaginaire*, *Gringoire*, *le Flibustier*, *Liberté*, *l'Aventurière*, *la Cage*, *les Loups*, etc. Voici un programme des concerts :

Dimanche 11 novembre 1900.

SOIRÉE.

L'École Romantique, causerie par M. WILLAUME.

PROGRAMME.

PREMIÈRE PARTIE.

1. Sonatine, piano et violon..... SCHUBERT.
Mme Feuillard et M. Willaume. (1797-1828).
2. Lieders (mélodies)..... SCHUBERT.
Mme X.
3. Trio : piano, violon, violoncelle. MENDELSSOHN.
Mme Feuillard, M. Willaume, (1809-1847).
M. Feuillard.

DEUXIÈME PARTIE.

Contemporains français.

4. Trio : piano, violon et violoncelle WECKERLIN.
5. Il neige (mélodie)... .. BEMBERG.
Mme X.
- 6 a. Duettino d'amore..... Th. DUBOIS.
b. Sérénade, violon et violoncelle. WIDOR.
MM. Willaume et Feuillard.

C'est de la *Coopération des Idées* que sortira, n'en doutons pas, le vrai théâtre populaire, — populaire par le public, par les interprètes, par

l'art humain et libérateur qu'il inspirera. Attendons le Palais du Peuple.

La *Coopération des Idées* est dirigée, depuis le 1^{er} octobre 1905, par un Conseil d'administration composé de quelques membres de l'U. P., ouvriers et employés, faisant partie de l'*Amitié*. Ils se sont offerts spontanément pour remplir cette fonction, gratuite d'ailleurs.

Il n'y a pas de statuts. L'inscription se fait sans formalités. Le postulant écrit ses nom, prénoms, profession et adresse sur une feuille imprimée à cet effet, il verse sa première cotisation mensuelle de 0 fr. 50 qui ne l'engage en rien pour l'avenir, et on lui remet en échange une carte à son nom. Au verso de la carte sont ces indications qui suppléent les règlements :

Dans notre Université populaire nous n'avons pas de règlement ni de surveillant. Il nous suffira de savoir ce que nous avons à faire ici pour que nous le fassions librement, comme des hommes libres et conscients. C'est ainsi que nous prendrons l'habitude des devoirs de la liberté.

Renseignements.

— Avoir soin des livres empruntés, pour que beaucoup d'autres puissent encore les lire après nous. Les recouvrir. Ne pas les garder chez soi plus longtemps

qu'il ne convient pour n'en pas priver d'autres camarades.

— Ne pas cracher par terre. Chaque année, en France seulement, 160,000 individus meurent de la tuberculose dont les deux tiers sans doute parce que nous crachons par terre. Question de propreté et de politesse aussi.

— Ne pas toucher aux objets d'art qui nous sont confiés, à cette condition, pour notre musée.

— Dans les conversations, ne jamais supposer celui qui est d'un avis contraire un imbécile ou un gredin. C'est peut-être lui qui a raison. Respecter l'idée de chacun. On se trompe de bonne foi, et nous voyons tous un coin de la vérité.

— Dans les discussions qui suivent les cours, ne point sortir du sujet. Abandonner un instant ses préoccupations personnelles et ses tendances pour essayer de comprendre les autres. Être concis. Ne pas faire de phrases ni de longs discours, afin que tout le monde puisse prendre part à la discussion.

— Surtout, participer très activement au fonctionnement de l'Université populaire, à l'organisation des jeux, spectacles, associations diverses qui se formeront, cours, conférences, etc. L'œuvre est de tous, comme elle est pour tous. On ne refusera aucune bonne volonté. Se bien pénétrer qu'ici nous sommes chez nous, et nos maîtres. L'Université populaire n'appartient pas à tel comité occulte, mais à tous ceux qui y viennent, qui prennent part à ses travaux et à ses plaisirs.

— Désigner, dans notre musée, les reproductions photographiques d'œuvres d'art dont on désirerait que

nous fissions l'acquisition pour l'ornement de nos salles. Indiquer les livres à acheter pour notre bibliothèque, les cours et conférences à faire, les divertissements à organiser, les associations à fonder, etc. En un mot, proposer toutes les améliorations qu'on jugerait utiles, et y contribuer activement.

— Être tous, entre nous, des amis sincères et solidaires. Nous devons former un noyau vivant de la future société de liberté et de justice.

Avec cette carte, le sociétaire a droit à tous les avantages que lui offre la *Coopération des Idées* : conférences, spectacles, cours, consultations, prêt de livres, etc. Il peut venir tous les jours, jusqu'à onze heures du soir.

A la *Coopération des Idées* on veut tout dire, et tout entendre. On n'exclut que l'exclusion. Dès l'ouverture de l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine on a renouvelé, avec la même précision, les déclarations de liberté de la rue Paul-Bert :

« Notre Université populaire ne se propose pas autre chose : éclairer les consciences. Nous ne poursuivons qu'un but : l'émancipation intégrale du prolétariat ; et ce, qu'on le sache bien, pour le prolétariat lui-même, pour l'humanité tout entière, non pour la gloire d'une formule, la puissance d'une coterie ou le triomphe d'une dialectique.

« Nous appelons à nous tous ceux qui veulent sincèrement, avec nous, cette émancipation.

« Ceux qui, profitant de cette porte largement ouverte aux bonnes volontés, entreraient chez nous avec l'arrière-pensée de servir la domination d'une classe, d'une secte, l'exploitation capitaliste ou politicienne, ou enfin leur ambition personnelle seraient promptement déçus.

« Aux travailleurs, nous dirons tous leurs devoirs ; mais nous ne leur cacherons aucun de leurs droits.

« A tous ceux qui veulent vraiment l'émancipation totale du prolétariat, à tous les travailleurs, qui ne sauraient se refuser à une vie meilleure et plus digne, nous adressons notre appel. Qu'ils viennent se grouper et agir dans notre Université populaire ! Il y a place et liberté pour toutes les initiatives, depuis celle du catholique, du protestant, du juif, jusqu'à celle de l'anarchiste. Nous ne leur demandons que d'être, chez nous, ce qui vaut mieux que tout : des hommes de sincérité et de bonne volonté. Notre Université populaire ne sera pas un mécanisme ne fonctionnant que d'une certaine manière : elle est de la vie, de la spontanéité, de la liberté. Elle est déjà l'ébauche de la société que nous rêvons et que nous ferons. Notre action sera notre meilleure propagande, et les résultats que nous obtiendrons seront nos meilleures démonstrations » (1).

Grâce à ces principes de liberté, les discussions n'ont jamais cessé d'être courtoises, voire amicales. Il n'y a eu, dans les mille conférences ou

(1) *La Coopération des Idées*, numéro d'octobre 1899.

cours qui ont été faits déjà, qu'une exception. L'événement vaut qu'on s'y arrête.

La presse libérale avait d'abord été favorable à la nouvelle institution. Mais lorsque, sur le programme, on vit des noms de socialistes, Rouanet, Fournière, etc., voire même d'anarchistes, ce fut un scandale ! La presse libérale retira l'appui de sa publicité.

Mais voilà bien les mystères de la psychologie des hommes de parti ! Un prêtre, à son tour, est invité à exposer devant des ouvriers intelligents les raisons de sa foi. D'autres catholiques étaient déjà venus, depuis le début, et tout s'était fort bien passé (1). Le huis-clos n'est pas du goût de la maison. Mais, maintenant, c'est un prêtre en soutane, M. l'abbé Ch. Denis... La première fois, il parla. On lui répondit, et tout se passa fort bien. La deuxième conférence, malheureusement, ne put se faire. La presse « avancée » s'en était mêlée, quelques socialistes, dont les convictions sans doute ne servent pas l'intelligence, avaient

(1) Constatons que dans le comité de la Société des Universités populaires il y avait, il y a encore même des catholiques. Dans le conseil d'administration de la *Coopération des Idées*, composé de travailleurs, il se trouve qu'il n'y a, sans intentions d'ailleurs, que des libres-penseurs, et ces libres-penseurs ont cette originalité d'être absolument pour la libre discussion et la pleine lumière.

préparé un vacarme. Et malgré le désir contraire de la grande majorité de l'assemblée, la conférence ne put avoir lieu. Ce fut, alors, au tour de la presse libérale d'invoquer les principes de libre discussion. Constatons, sans plus.

En trois années, alors que tous les soirs il est traité de sujets différents par des hommes de toutes opinions, ce sont les deux seuls incidents importants que nous ayons à signaler (1). C'est donc bien une éducation de la liberté. Elle se poursuivra.

IV

Il semblerait qu'une telle œuvre n'eût pas besoin d'être défendue. Dans ce faubourg Saint-Antoine, dont c'est la population qui est la plus intoxiquée par l'absinthe, où les bars assassins pullulent et regorgent de clients, il semblerait que l'Université populaire dût apparaître à tous comme un phare salvateur. Cette œuvre, parce

(1) Peut-être devons-nous parler aussi de la scission de la *Coopération des Idées* et de la Société des Universités populaires fondée par elle, comme nous l'avons rapporté plus haut. Les raisons en sont claires. La Société, ayant cru devoir changer son titre, refaire ses statuts, modifier son but, son caractère, la *Coopération des Idées* se sépara d'elle pour rester, libre, ce qu'elle avait voulu être.

qu'elle ne veut servir aucun parti, parce qu'elle veut rester ouverte à tous, vraiment sociale et humaine, elle est combattue par tous. J'entends par tous ceux qui disent tenir la vérité universelle et éternelle dans quelques formules étreintes, c'est-à-dire les 999 millièmes de nos concitoyens. Cela est déjà une justification, puisqu'il en faut, — à la honte des partis. « Celui qui est traité de Guelfe par les Gibelins et de Gibelin par les Guelfes, dit Machiavel, celui-là est dans la vérité. »

Ainsi tous les hommes de partis, plus au moins franchement, sont hostiles à l'Université populaire. Et cela s'explique assez par ces paroles de M. Gabriel Séailles (discours d'ouverture) : « Nous rendons plus difficile (c'est-à-dire impossible) le métier de journaliste et de politicien. »

Il nous reste à examiner comment l'Université populaire laboure les âmes, affranchit les intelligences.

Comme on a pu le remarquer, il n'y a pas de professeurs réguliers, à part les cours qui ne sont qu'accessoires. — Chacun vient dire ce qu'il sait le mieux, ce qu'il aime le plus, ce qu'il croit surtout, et s'en va. Ce n'est pas une « propagande », pour des prosélytismes faciles, ce n'est pas un « enseignement ». Si tout de même l'auditoire

apprend beaucoup, ce n'est pas comme on a accoutumé d'apprendre, et ce qu'il faut pour avoir des brevets et des places. C'est bien plutôt le fruit d'un effort personnel, et cela encore n'est pas un enseignement dans le sens où on l'entend d'habitude. C'est mieux.

Ce qui frappe tout d'abord les esprits superficiels, c'est l'aridité des sujets traités, leur multiplicité qui, sur le programme, paraît incohérente, le parti-pris évident qu'on a eu de traiter de toutes choses au hasard des jours, sans lien, sans méthode paraît-il, pour dispenser des clartés de tout. Ces objections, ces critiques ont été faites maintes fois aux organisateurs. Ils n'en tiennent pas de compte, car ils savent mieux que les démodés en chambre les résultats de l'œuvre, ce qu'elle vaut, ce qui en assure le succès et l'efficacité.

Il est évident que, pour des étudiants qui ont à apprendre telles choses pour telle époque, parce qu'ils ont alors un examen à passer, qui n'est que pour une forme d'esprit, il faut un plan, des cours réguliers, qui les obligent à recevoir tant bien que mal, et pour un certain temps, ce que des professeurs payés pour cela, et qui ont suivi la même filière, déposent dans leurs cerveaux passifs.

La première et capitale différence qu'il y a entre cet étudiant et l'ouvrier qui suit les confé-

rences de la *Coopération des Idées*, c'est que celui-ci ne cherche pas à obtenir un diplôme, il ne cherche pas à savoir parce qu'on l'y oblige, parce qu'il espère exploiter sa science. Sa curiosité est de plus haute humanité. Le désintéressement absolu la fait sainte et forte. Il n'y a rien de commun ici avec les usines à « bachots ». S'il veut ordonner ses connaissances, le travailleur qui vient à la *Coopération des Idées* fait son choix lui-même dans le programme touffu. Et dans ce que dit le conférencier, il fait son choix encore, et cela est mieux approprié à son esprit que tous les plans qu'on aurait pu dresser, présomptueusement, pour lui, — et pour ses camarades, ce qui est un non-sens. Comprendra-t-on enfin que l'intelligence est infiniment variée et changeante, et qu'il est absurde, monstrueux de la faire contenir dans des carcans et des formules? Il faut favoriser le développement des individualités.

Même si l'on trouvait le plan d'études merveilleux qui s'adapterait merveilleusement à tous les esprits, que, en fait, il ne s'appliquerait point. L'ouvrier a son pain à gagner et des parasites, trop nombreux, à entretenir : il vient quand il peut. Puisqu'il en est qui se détraquent dans la paresse et dans la noce, son labeur l'oblige souvent aux veilles. Toujours, la belle série d'études qu'on aurait établie pour lui — et pour les autres ! — se

trouverait rompue, et ce serait le rebuter à jamais de la vie intellectuelle.

Enlevons toutes les œillères que sont les systèmes, semons toutes les idées à large volée, — le soleil éclairera la route, et ce qui a la vie en puissance germera. Sont-ce les morts qu'on craint ? — Ce qui est mort restera stérile.

Dans le cerveau du peuple, il se fera un travail fécond. Ce qui est inassimilable sera rejeté naturellement.

Les matriculés-nés, les satisfaits intellectuels craignent le désarroi des intelligences populaires. L'ampleur des questions qui se posent, sous des formes multiples, l'infini des moyens qui s'offrent à l'esprit pour les résoudre, tout cela les trouble. Ils ont l'horreur du chaos qu'est la vie. Ils confondent l'ordre avec la mort.

C'est la première fois que les hommes de bonne volonté de toutes les croyances, de tous les partis, de toutes les classes sont appelés à se faire entendre devant un public populaire. On ne peut en prévoir encore les conséquences. Mais nous sommes bien sûr, par ce que nous voyons déjà, qu'elles ne peuvent qu'être favorables au progrès humain.

L'ouvrier pensait jusqu'à présent comme son journal, comme son candidat, et aussi comme le groupe auquel il appartenait. C'est dire qu'il pen-

sait peu et que ses motifs étaient puisés plutôt dans les usages, les préjugés, les dictons, l'imitation, les instincts, que dans la raison. En l'obligeant même à penser comme nous, cela ne vaudrait guère mieux. On ne repense pas la pensée des autres ; nous ne sommes pas des ruminants intellectuels. Répéter des formules, ce n'est pas penser. Penser, c'est être soi, une personnalité. Nous devons écarter les traducteurs, les interprètes. Plus de délégués à la vérité, plus de médiums, — la démocratie intellectuelle. Les yeux s'accoutumeront vite à la lumière.

En découvrant la complexité infinie des problèmes et l'infini des solutions, le travailleur est contraint à l'effort intellectuel, sinon pour chercher une autre solution, du moins pour choisir. Ce résultat immédiat est important. Il est le commencement de l'éducation sociale, qui est complétée et continuée d'autre manière, que nous allons brièvement indiquer.

Le monodéisme conduit au fanatisme. En vouant aux violences stériles, à la chute morale, à la prison, à la mort les meilleurs parmi le peuple, le fanatisme opère une sélection à rebours. En mêlant les partis, les classes, on retire tout élément aux guerres sociales. La force qu'on ne dépense plus à se battre, on l'emploie à coopérer, à faire une société meilleure.

Plus on remue de sujets, plus on a de chance de révéler des aptitudes et de stimuler la curiosité intellectuelle, qui est toujours plus frappée par quelque chose qu'on ne peut savoir à l'avance. C'est une étincelle à faire jaillir, et il n'y a qu'une catégorie d'idées pour chacun qui le puisse faire.

Le parti-pris de se refuser à tout plan et de dire tout de toutes façons est donc réfléchi, et les résultats que nous venons d'esquisser valent bien ceux des réglementations pédantes et des chapelles où l'on ressasse constamment la même messe.

L'aridité des sujets traités est encore une objection fréquemment faite. Élever les travailleurs jusqu'aux cimes de la pensée, sans les faire passer par les deux ordres d'enseignement, primaire et secondaire, est une entreprise qui paraît utopique, pour ne pas dire plus.

A la *Coopération des Idées* on a horreur de la vulgarisation. Ce qu'on recommande aux conférenciers, c'est de ne jamais chercher à « se mettre à la portée du public ». Il faut garder les hauteurs.

Mais l'auditeur ne comprend pas ? — Quelquefois. Et puis ? Il est bon d'apprendre qu'on ne sait pas, car on est décidé déjà à faire l'effort nécessaire pour savoir. Nous ne parlons pas du chasseur de diplômes, qui doit surtout avoir des

apparences de savoir, mais du peuple. C'est peut-être lorsque le conférencier n'est pas compris qu'il a fait la meilleure besogne éducatrice, car il a fouetté la paresse mentale. L'aumône de vérité et de beauté ne vaut pas mieux que celle d'argent; et ce qui est supérieur à tout, c'est l'effort personnel et ce qui le peut susciter. Le cerveau ne doit pas recevoir, il doit créer, et le propre de l'éducation c'est de féconder. L'ouvrier qui ignore le sens d'un mot compulse le dictionnaire. Si c'est une phrase qui lui échappe, il questionne, il réfléchit. C'est un grand travail qui commence.

« Nous ne poursuivons pas la réalisation d'un éclectisme confus, comme pourraient le supposer des esprits superficiels, seulement nous voulons une humanité meilleure, et nous le voulons avec une telle intensité de volonté, que nous ne nous arrêtons pas à distinguer les étiquettes de ceux qui le veulent avec nous. Mais qu'on ne s'y trompe point, nous sommes les adversaires les plus acharnés de tous ceux qui, par intérêt ou préjugé, aspirent à un absurde recul ou à l'exploitation intellectuelle, politique, morale ou sociale du peuple. Nous voulons toute la justice et toute la liberté, et aussi toute la vérité pour tous.

« Si nous ne sommes pas de ceux qui disent au travailleur : « Ne prends que la liberté que nous te préparons, n'acclame que la vérité qui est nôtre, ne répète que nos formules et ne suis que nos préceptes », — nous sommes de ceux qui lui disent franchement, du cœur

et des lèvres : « Vois toute la vérité que connaissent présentement les hommes, tâche d'en augmenter la somme ; prends toute la liberté dont tu es capable, et fais effort sur toi-même, constamment, pour accroître encore cette capacité ; jouis de toute la beauté créée, et tâche d'en créer d'autre, dans les choses et dans ta vie ; et après avoir formé, éclairé, discipliné ta conscience et ta volonté, écoute ta conscience, et n'écoute qu'elle, et agis ; n'accepte pas toutes faites nos croyances : élabore la tienne, elle sera meilleure, parce que plus vraie, plus vivante ; tu peineras, tu souffriras dans ta chair : nous ne venons pas te prêcher ni la résignation, ni la lâcheté, mais l'effort ; il n'y a plus de miracles : c'est par l'effort seul que tu peux vivre ta vie d'homme, et t'affranchir ; dans le chaos du relativisme qui nous étreint, il n'y a qu'une certitude, c'est que tout effort que tu accomplis pour ton élévation morale et intellectuelle ne peut produire que du bien, plus de justice, sous quelque forme sociale que ce soit. »

« Nous ne sollicitons point des compromissions ni des atténuations aux convictions. Nous voudrions au contraire que chacun vint parmi nous avec toute la force de sa foi, mais aussi avec tout le respect qu'on manifesterait à la sienne pour la foi des autres. Que chacun exprime ce qu'il croit, et soit entièrement ce qu'il est ; mais qu'il le soit avec un esprit d'humanité qui met au-dessus de tout le bien suprême de tous, et la vérité, et la justice, et la liberté.

« C'est là qu'est l'originalité féconde de ce que nous entreprenons. Nous sommes des hommes qui, simplement, se proposent de servir les grands principes de

notre monde moderne comme des hommes, au lieu de nous en servir comme des rhéteurs et des politiciens ; nous sommes des hommes qui ne se préoccupent point dans la pratique de ce qui pourra résulter d'un progrès général de l'humanité, et qui vont avec tant de force et de sincérité vers ce but de leurs efforts qu'ils lui sacrifient volontiers, à l'avance, leur orgueil intellectuel, leurs présomptions, et la pauvre vanité de leur pauvre logique » (1).

L'enseignement de la *Coopération des Idées* n'a donc rien de dogmatique ni d'utilitaire. L'éducation qu'elle entreprend n'est pas un dressage, c'est une libération, une élévation, — dans tous les sens.

On ne dépose pas dans les cerveaux des formules toutes faites, comme des grains stériles de cha-pelet, mais on sème à pleines mains toutes les graines de toutes les vérités, pour que, par-ci par-là, une seule germe et s'épanouisse, et porte ses fruits.

On ne cherche pas à ce que les ouvriers sachent bien une chose et puissent exploiter une science particulière. On désire surtout qu'ils pensent par eux-mêmes, en ayant des vues claires sur toutes choses. On veut faire des hommes libres, des individualités fortes, inexploitable du corps et de l'âme.

(1) *La Coopération des Idées*. N° de Juin 1899.

On ne craint rien tant que le sectarisme, le mécanisme, la manie de réglementer et d'enrôler. De même qu'on y entend toutes choses, on y lit tout. Les revues, les journaux, les livres de toutes opinions, traitant de tout, sont à la disposition des sociétaires.

On accepte avec reconnaissance tous les livres qu'on veut bien offrir et l'on ne rejeterait systématiquement que la pornographie et le feuilleton bête. Encore ne les a-t-on pas offerts. Si quelqu'un des ouvriers qui apportent timidement des livres, achetés par eux, à *leur* bibliothèque avait donné un ouvrage de cette catégorie, nous ne sommes pas certain qu'on eût eu le courage de le refuser. A quoi bon? On ne l'aurait pas lu. Et puis, c'est le mauvais livre qui permet de faire lire le bon, s'il donne le goût de la lecture. Il est essentiel aussi d'habituer à choisir et à comparer. La liberté trouve toujours son remède. Savons-nous comment s'ouvre une intelligence? Laissons agir la liberté : c'est la vie. On ne mécanise que l'inertie, l'inorganique, la mort. La première tâche d'une démocratie qui a conscience, et la plus importante, c'est d'apprendre la liberté, — en la vivant d'abord. L'adaptation à la liberté est une libération.

L'éducation est une œuvre de tous les instants. Elle est de souplesse, de délicatesse, de nuances.

Elle se fait ici, par le contact, la conversation, par les choses de beauté qu'on y expose, par la joie fraternelle de tous, par les associations qui se forment. L'effort humain le plus noble est de comprendre l'humanité, dans le temps comme dans l'espace. C'est celui que tente l'Université populaire avec ses moyens, trop faibles encore.

S'il était possible de faire contenir une institution aussi complexe, qui vit intensément, qui se développe chaque jour, soit en surface soit en profondeur, dans les quelques mots d'une définition, nous dirions, pour résumer, pour conclure :

L'Université populaire est une œuvre de libre enseignement supérieur populaire par la coopération et la concurrence des idées, suivant une méthode qui lui est propre d'éducation par et pour la liberté, d'action sociale organique. Elle est ouverte, sans restriction, à toutes les croyances, à toutes les volontés, à tous les cœurs. Elle n'exclut que l'exclusion.

COMMENT ON ORGANISE UNE UNIVERSITÉ POPULAIRE

Une expérience de plusieurs années, comme celle de la *Coopération des Idées*, fournit des indications utiles aux organisateurs d'Universités populaires. Sans doute, les détails varient à l'infini, suivant les localités, les ressources dont on dispose, les circonstances. Mais ce qui ne change pas, c'est le caractère de l'Université populaire, ce qui le garantit et l'exprime.

LES FONDATEURS. — LEURS PREMIERS EFFORTS. — Il faut que l'initiative vienne des travailleurs, sinon c'est la méfiance certaine de ceux-ci, — trop justifiée. L'U. P. n'irait pas loin. Si ce sont des travailleurs organisés dans un syndicat, une coopérative, une société de secours mutuels, etc., c'est parfait. Mais un individu peut mieux encore réussir et garder l'esprit libre d'une U. P. Un groupe de combat, de tendances politiques ou religieuses exclusives ne peut fonder une U. P.

Il convient d'être *chez soi* dès le premier jour, si pauvre que soit le local, et d'avoir un prétexte quelconque, conférences, cours, bibliothèque, musique, etc., pour ouvrir *tous les soirs*.

RESSOURCES FINANCIÈRES. — L'argent — il en faut très peu pour commencer — ne saurait être un obstacle : *La Coopération des Idées* s'est fondée avec 100 fr. Les auditeurs devront toujours payer une cotisation, et cette cotisation, variable, doit être néanmoins suffisante

pour couvrir les frais. L'U. P. n'admet pas la gratuité. C'est contre ce qu'elle se propose surtout : montrer la nécessité et la joie de l'effort, former des volontés, développer les individualités conscientes. L'U. P. réglera donc ses dépenses sur ses recettes de cotisations.

Plus tard, en créant des coopératives de consommation ou de production, elle pourra accroître considérablement ses moyens d'action ; *mais elle ne supprimera les cotisations dans aucun cas.*

SITUATION LÉGALE. — AUTORISATION. — CAPACITÉ JURIDIQUE. — La loi du 1^{er} juillet 1901 n'atteint pas les U. P. naissantes, qui ne possèdent pas, n'ont pas d'immeubles et ne sont pas fédérées internationalement. Elles peuvent donc, jusque-là, *se former librement, sans autorisation ni déclaration préalable.*

Elles peuvent même jouir de la capacité juridique à condition de faire : 1^o *Une déclaration préalable à la Préfecture* ; 2^o *Un dépôt de deux exemplaires des statuts.* La capacité juridique d'une U. P. serait le droit d'ester en justice, d'acquérir, posséder et administrer : 1^o Les cotisations de ses membres ; 2^o Les locaux ; 3^o Les immeubles nécessaires à l'accomplissement du but qu'elle se propose.

Il est évident qu'au début la « capacité juridique » serait plutôt un embarras. Plus tard, c'est l'entière liberté d'association qu'exigera l'U. P.

Il n'y a donc aucune déclaration à faire ni aucune autorisation à demander.

ADMINISTRATION. — STATUTS. — *La Coopération des Idées*, comme U. P., n'a jamais eu de statuts. Jus-

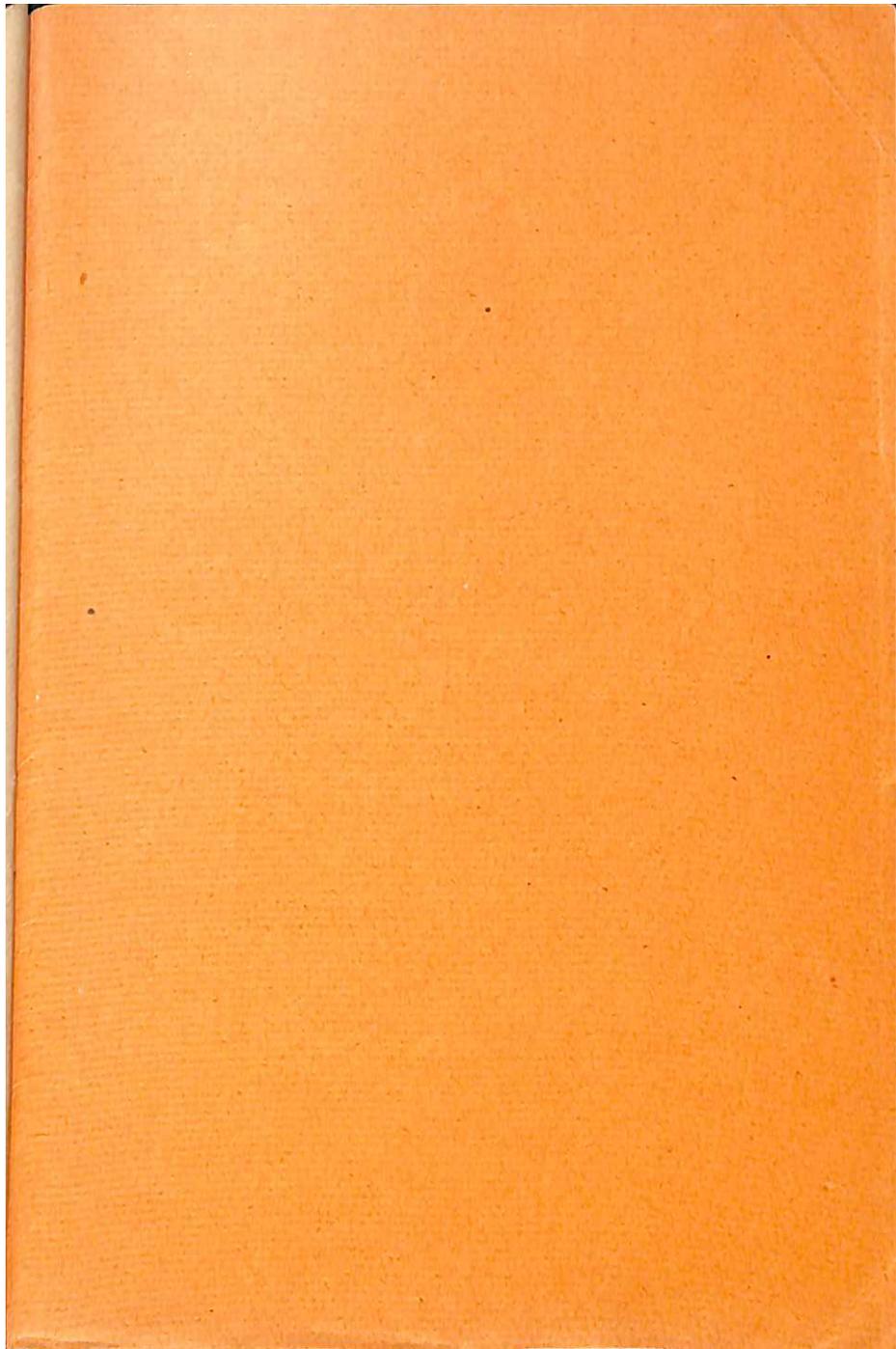
qu'en octobre 1900, il n'y a eu qu'un directeur. Depuis, il y a un Comité d'administration ; mais il n'est pas « nommé », il se nomme lui-même : c'est tous ceux qui s'offrent pour travailler. Dans une U. P. tout doit se faire par l'attrait non par l'obligation, au libre choix de chacun. Les statuts ne signifient rien. Il ne faut pas contraindre mais éclairer, persuader. Tout demander à la conscience, à la bonne volonté, à la raison.

On fera donc appel, pour diriger l'U. P., à ceux qui veulent y participer activement, donner de leur temps, de leur argent. Il n'y en aura jamais trop. Si l'U. P. n'a pas de directeur, le Conseil d'administration se désignera donc lui-même ainsi et se partagera la besogne. Il n'y a pas à discuter, mais à agir. Les mains en l'air et les petits bouts de papier dans un chapeau, ce n'est pas de la liberté. Le parlementarisme stérile et absurde, ce n'est pas la démocratie. C'est souvent un moyen pour les intrigants, c'est toujours le gâchis et la corruption. Un vote, même unanime, ne donne pas de vertu à qui est faible, une capacité à qui n'en a pas, du dévouement à qui est égoïste.

L'organisation administrative sera donc aussi simple que possible, aussi large qu'il se peut.

TOUTES PORTES OUVERTES. — CONFÉRENCES ET CONFÉRENCIERS. — L'U. P. n'est pas une machine de propagande, une agence électorale. C'est une maison de liberté. On y fera toute lumière sur tout. Toutes les idées, toutes les opinions, toutes les croyances seront exposées par leurs adeptes ou par leurs critiques et mises en discussion. *N'exclure que l'exclusion. Tout entendre, tout dire, tout comprendre.*

~~~~~  
IMP. G. GILLOT, 47, RUE DE PARIS, VINCENNES  
~~~~~



De la Tolérance dans les Universités populaires
(le prêtre dans les U. P.), par M. Lucien LE FOYER.

Prix : 0.10; franco : 0.15.

En vente à la *Coopération des Idées*, 157, fau-
bourg Saint-Antoine, Paris.
